Document generated on 04/26/2024 7:39 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

« Si tu es sale prend [*sic*] ton bain! »
Ce soir l'Amérique prend son bain

Étienne Bourdages

Number 115 (2), 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24865ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bourdages, É. (2005). Review of [« Si tu es sale prend [*sic*] ton bain! » : *Ce soir l'Amérique prend son bain*]. *Jeu*, (115), 199–202.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

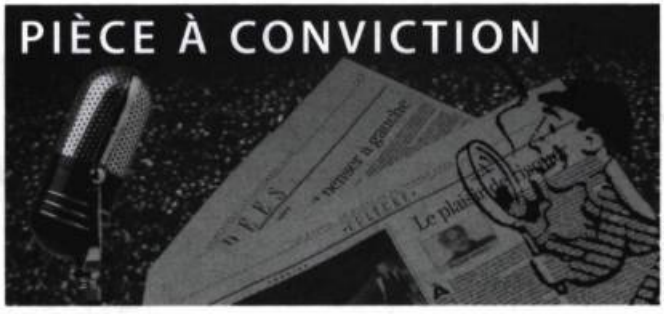
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Mathilde Hébert

ÉTIENNE BOURDAGES

« Si tu es sale prend [*sic*] ton bain ! »

Après un court prologue dans lequel les acteurs exposent le propos de la pièce et en annoncent même un ou deux *punchs*, Marc Barakat réclame son micro tel un enfant sortant d'une torpeur où il avait oublié les jouets perdus. Ce micro n'est en fait rien de plus qu'une cuiller avec un bout de corde noué à son manche. La suggestion nous convainc difficilement – on a vu mieux comme accessoire –, cependant, cela suffit à donner une contenance au comédien, qui prend l'avant-scène et devient Georges, animateur de *talk show*. Son invitée est nulle autre que Gertrude Stein, qu'il admire et dont il ne cesse de louer la beauté, et avec qui il échange quelques mots. En fait, Gertrude Stein, c'est lui-même ; il en est tellement obnubilé qu'il se prend pour l'auteure américaine et répond lui-même à ses propres questions en aiguisant sa voix. On comprendra que le personnage ne sert qu'à plaquer des citations, d'autant plus que le contraste n'est pas tout à fait au point ; mais il l'est assez pour étonner. Le jeu est brut, et notre curiosité est piquée au vif. Nous savions que le spectacle intégrait deux acteurs déficients intellectuels, nous les avions d'ailleurs reconnus d'emblée (Marc Barakat et Geneviève Morin-Dupont) et nous étions prêts à faire preuve d'indulgence. Mais la place qu'ils prennent sur scène surpasse nos préjugés. Du coup, on se découvre très sensible à ce qui, pour un acteur handicapé, semble être un tour de force. Du fait de constater le travail et l'effort de contrôle que nécessite la création d'un personnage naît un sentiment d'altruisme prégnant.

Donc, peu importe que ces discussions improbables entre Georges et Gertrude finissent en queue de poisson, on veut la suite. Les échanges terminés – Georges

Ce soir l'Amérique prend son bain

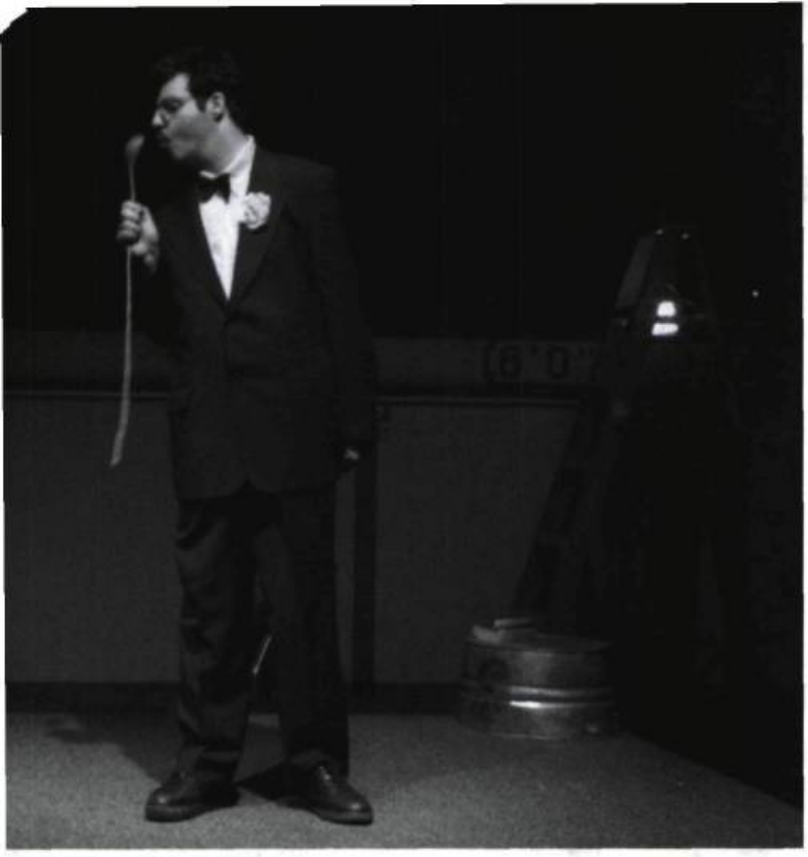
TEXTE COLLECTIF. MISE EN SCÈNE : CATHERINE BOURGEOIS, ASSISTÉE D'AMÉLIE DUMOULIN ; MUSIQUE ORIGINALE : JULIE ROUSSE ; COSTUMES : JULIE CHARLAND ; DÉCOR ET ACCESSOIRES : MARIE-HÉLÈNE GÉNÉREUX. AVEC MARC BARAKAT (GEORGES ET GERTRUDE STEIN), JEAN-PASCAL FOURNIER (MARTIN), GENEVIÈVE MORIN-DUPONT (ROSE) ET PASCALE SAINT-JEAN (JULIETTE). PRODUCTION DE LA COMPAGNIE JOE JACK ET JOHN, PRÉSENTÉE AU BAIN MATHIEU DU 6 AU 22 AVRIL 2005.

poursuivra son entrevue en ponctuant l'action principale –, l'animateur nous renvoie précipitamment à la famille Beaulieu, dont le portrait de chaque membre constitue la substance de la pièce. Chacun se montre à nous à petites doses et parfois même péniblement. C'est le cas de Martin (Jean-Pascal Fournier), qui doit s'y prendre à plusieurs fois avant d'arriver à nous présenter son « projet » d'un seul trait ; il est souvent déconcentré ou carrément interrompu par Barakat, qui joue alors son propre rôle. Il parviendra au bout du compte à nous expliquer que son modèle de vie est le batteur manchot du groupe rock Def Leppard. C'est par ailleurs pour être à l'image de celui-ci qu'au secondaire Martin s'est amputé un bras à froid dans son cours d'initiation à la technologie. Cette fois-ci, dans une cascade à la *jackass* plutôt grotesque, Martin se passera les organes génitaux au mélangeur. « C'est en faisant des gestes irréversibles qu'on devient un héros », nous répétera-t-il.

De son côté, Juliette, sa sœur, se révèle subtilement être une *wonder woman* : lors de la scène d'introduction des Beaulieu, on apprend qu'elle a deux bacs ; plus tard, on la verra faire du jogging comme une défoncée, et elle finit par tenter de s'enlever la vie en ingurgitant du beurre d'arachides ! Dans le rôle, Pascale Saint-Jean est formidable d'intensité et nous entraîne dans son univers avec charme et aisance. Le tableau où Juliette se cherche et se transforme au gré de ses visualisations est hallucinant ! Or, chaque fois qu'elle croit s'être trouvée, elle frappe un mur. Par exemple, elle s'imagine être une bulle, libre et volante. Tout va bien, c'est l'épanouissement, jusqu'à ce que la bulle se prenne dans le vent et explose.

Cela dit, le personnage le plus consistant de cette progéniture n'en est pas vraiment un. Il s'agit de l'enfant mort-née, Rose, qui surplombe le décor de fortune (un divan, un escabeau, un tabouret...) en déambulant, indépendante, sur le bord de la piscine du Bain Mathieu, comme les dieux d'un théâtre plus ancien faisaient leurs apparitions à l'arrière-scène. Son rôle est d'ailleurs celui de commentatrice ou, mieux, de pédagogue. Parfois inaudibles, ses interventions sont toutefois appuyées par des expressions ou des dessins inscrits sur un tableau. Son cours de géographie, durant lequel on apprend, à l'aide d'un graphique prenant vite la forme d'un bonhomme sourire, que l'Amérique est le centre du monde – faut-il s'en étonner ? –, et que « c'est nous les chefs ! », s'avère très amusant. Ses interventions n'ont toutefois rien de candide. Dans ce rôle, Geneviève Morin-Dupont a beaucoup de caractère et semble apprécier autant que les spectateurs sa présence sur scène.

Ainsi, la trame narrative est fuyante, ou plutôt elle tente tant bien que mal de se faire une place à travers les indices d'une critique sociale. Beaucoup d'aspects participant de la singularité de l'identité américaine au sens large (devrait-on dire « occidentalité » ?) sont pointés subrepticement, bien des thèmes sont abordés à la volée mais jamais décortiqués. Tout est étrangement secondaire. Toutefois, malgré ses faiblesses sur le plan dramaturgique, sa mise en scène hachurée, ses scènes de transitions en forme de parade chorégraphiée dont la nécessité demeure discutable jusqu'à la fin, tout comme le fait que les spectateurs soient plongés au fond d'une piscine désaffectée semble ne servir qu'à justifier le titre de la pièce, il y a là quelque chose de l'art naïf, qui séduit par sa simplicité, son fini brouillon, sans prétention. L'œuvre est en chantier. Surtout, il n'y a, dans ce spectacle, aucune visée moralisatrice, politiquement correcte. Il ne revendique rien, du moins explicitement, il se contente d'un état des lieux. Surtout, il ne réclame pas une meilleure place pour les



Ce soir l'Amérique prend son bain, présenté au Bain Mathieu, dans une mise en scène de Catherine Bourgeois (Joe Jack et John, 2005). Sur la photo : Marc Barakat (Georges et Gertrude Stein). Photo : Frédéric Bouchard.

handicapés mentaux dans notre société. À ce compte, il n'est jamais présenté comme une chance qui leur serait donnée de faire comme tout le monde, de faire accepter leur différence, comme si monter sur une scène de théâtre professionnelle était l'ultime permission qu'ils avaient cherché à obtenir de nous, les « normaux ». En fait, jamais au cours du spectacle la question de la déficience intellectuelle n'est soulevée, sinon dans le dossier de presse. Barakat et Morin-Dupont n'en sont pas à leurs débuts sur les planches puisqu'ils fréquentent tous deux les Muses, un centre offrant une formation en art pour les personnes ayant un handicap. La jeune femme était d'ailleurs de la première production de Joe Jack et John, présentée en janvier 2004, *Quand j'étais un animal (Manuel de taxidermie)*. Au contraire, plus on pousse l'analyse et plus on en vient à se dire que les vrais déficients, c'est nous, aperçus à travers les obsessifs compulsifs maniaco-dépressifs que sont Martin et Juliette. À tout prendre, la pièce suggère beaucoup en filigrane, elle nous guette, comme un miroir, ou nous fait un clin d'œil complice.

Ici, le médium théâtre n'apparaît donc pas au service de la cause des handicapés. Ce sont plutôt ces derniers qui sont au service de l'art. Les trois filles de la compagnie Joe Jack et John (Catherine Bourgeois, Amélie Dumoulin et Julie Rousse) les envisagent d'ailleurs comme des « matériaux poétiques ». Pour elles, le handicap ne constitue pas un obstacle à la création mais bien un outil. Vient effectivement un temps où on ne sait plus trop si la pièce n'est qu'un prétexte à faire jouer des handicapés mentaux ou si ce n'est simplement l'inverse, soit que la présence de Barakat et de Morin-Dupont constitue elle-même le prétexte de la pièce. On se laisse déconcentrer par la présence ostensible de Barakat et de Morin-Dupont ; ils sont en effet captivants, tant pour les spectateurs que pour les acteurs : il fallait voir le regard de Saint-Jean durant les complexes monologues de Barakat, visiblement très nerveux ; elle était toute avec lui et délaissait complètement son propre personnage. Et, à un moment, Jean-Pascal Fournier, sortant de son rôle, souligne le risque de jouer avec des handicapés alors que Barakat l'arrête pour faire une crise de vedette et réclamer sa scène en décrivant l'aire de jeu d'un geste de la main. La mise en scène se rit ainsi de l'*ego* de l'acteur qui se fait voler la vedette par des présences peu communes et pouvant générer de l'inattendu. Elle créera par ailleurs une analogie trouble, lorsque, plus tard, un chien sortira des coulisses sans s'annoncer pour que Fournier se fasse couper la parole une fois de plus. L'acteur feignait d'être sur la corde raide. Il devait pourtant s'attendre à de l'inattendu. Le vrai et le faux, ce qui était prévu et ce qui ne l'était pas, se distinguent difficilement.

On le constate d'emblée en assistant à *Ce soir l'Amérique prend son bain* : peu importe le sujet dont il traite, un spectacle mettant en scène des déficients ne peut à aucun moment être ordinaire. Au contraire, le dépaysement est total ! Impression qui ne découle pas tant du risque assumé en faisant monter des amateurs sur une scène professionnelle et de l'appréhension de les voir perdre le contrôle ou décrocher incidemment, que du fait de n'avoir vraiment jamais rien vu de tel et de frôler la fascination devant un objet théâtral aussi incongru. On se rend compte à quel point, sur la scène, un acteur reste lui-même ; malgré tout son talent pour l'interprétation ou l'imitation, il ne peut faire fi de son premier déguisement, qui colle à la peau de son personnage, soit son propre corps. En poussant l'analyse dans ce sens, on en vient à croire que le spectacle n'offre pas seulement une réflexion sur l'identité américaine, mais aussi, par extension, une remise en question du théâtre, comme tout spectacle le fait probablement. Toutefois, celui-ci a quelque chose de foncièrement subversif parce qu'il nous montre franchement comment le théâtre peut être un art informe – comme l'Amérique – parce que construit sur une multitude d'identités fortes, qui n'ont pas été équarries par une vision trop esthétisante.

À la fin, Martin s'assoit dans un *tub* et les autres lui versent de l'eau sur la tête. Sur le tableau, Rose venait d'écrire : « Si tu es sale prend [*sic*] ton bain. » Voilà. Ça ne répond pas aux questions posées par le spectacle, mais pourquoi faire plus compliqué ? Plus tard, on relira le programme avec une perplexité similaire : « Cette cacophonie est souhaitée, voulue, désirée. Elle témoigne en quelque sorte de la difficulté d'écrire sa propre histoire. Si l'Amérique, avec ses grands espaces et ses possibilités multiples, est une page blanche, que doit-on y écrire ? Peut-être seulement commencer par y écrire son nom. » Et, on repensera à ce que disait Gertrude Stein dans *la Fabrication des Américains* : « Il m'a toujours semblé un rare privilège le fait d'être un Américain, un vrai Américain, un dont il a fallu à peine soixante ans pour fabriquer la tradition. Nous n'avons que de réaliser nos parents [*sic*], de nous souvenir de nos grands-parents et de nous connaître nous-mêmes, et notre histoire est complète. » Ainsi, malgré le désir de performer de Juliette et les talents dérisoires de Martin, il ressort du positif de cette vision de l'Amérique qui nous laisse libre de faire ce qu'on veut d'elle, qui nous laisse libre de nous construire à notre guise. Le cynisme est absent. C'est bien. **J**

Ce soir l'Amérique prend son bain, présenté au Bain Mathieu, dans une mise en scène de Catherine Bourgeois (Joe Jack et John, 2005). Sur la photo : Pascale Saint-Jean (Juliette), Geneviève Morin-Dupont (Rose), Marc Barakat (Georges) et Jean-Pascal Fournier (Martin). Photo : Frédéric Bouchard.